« Les catastrophes lentes »

Michel Puech

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2003>

DOI : [10.4000/leportique.2003](https://doi.org/10.4000/leportique.2003)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 10 avril 2009

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Michel Puech, « « Les catastrophes lentes » », *Le Portique* [En ligne], 22 | 2009, mis en ligne le 10 novembre 2010, consulté le 26 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2003> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2003>

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2021.

Tous droits réservés

« Les catastrophes lentes »

Michel Puech

- 1 Nous sommes abreuvés de grands discours sur les grandes catastrophes de l'avenir. Nous accomplissons très peu des micro-actions qui agiraient sur la réalité des situations catastrophiques du présent. C'est ainsi que nous nous enfonçons dans les *catastrophes lentes* qui caractérisent la modernité.

Les déplacements de problèmes

- 2 Selon la loi des récits médiatiques, la catastrophe se doit d'être spectaculaire et violente : le tsunami de 2004 pour les catastrophes naturelles, l'explosion de Tchernobyl en 1986 pour les catastrophes technologiques. Cette loi des micro-discours (sans contenu ni mémoire) nous imposait aussi depuis longtemps de concevoir le progrès comme spectaculaire : colonisation d'autres planètes pour après-demain, intelligence artificielle pour demain. Mais peut-être la révolution réelle de la modernité a-t-elle été discrète, en réalité, transparente, partout répandue en micro-transformations qui ne sont ni spectaculaires ni violentes : les objets discrets du confort ordinaire, depuis le chauffage central jusqu'au téléphone mobile, la présence discrète d'un réseau électronique reliant les humains entre eux et avec les contenus culturels (l'Internet) ¹.
- 3 D'où une première révision de notre idée de la catastrophe. Nous vivons depuis les années 1970 et surtout 1980 sous le régime des catastrophes annoncées. Ce régime est tout à la fois un régime du discours, un genre littéraire, et un régime du savoir revendiquant le pouvoir. Le sociologue allemand Ulrich Beck a diffusé l'expression « société du risque » ², qui ne désigne pas seulement l'idée banale selon laquelle l'accroissement de notre puissance est aussi un accroissement de notre capacité à nuire, à nous nuire à nous-mêmes. Au fur et à mesure de ses publications, et en lien avec le mouvement de la « modernisation réflexive » ³, Ulrich Beck montre que la place croissante prise dans l'espace social par le risque et les catastrophes annoncées est l'occasion d'un affrontement entre (1) une simple instrumentalisation du risque, la « gestion du risque » pour continuer le *business as usual* en rendant acceptable ce qui a priori ne l'est pas, et (2) une véritable revendication de rénovation politique profonde, une rénovation à la fois écologique et démocratique de nos fonctionnements sociaux ⁴.

- 4 Cette analyse suggère un approfondissement philosophique des discours sur la *catastrophe*, notion plus grossière que celle de *risque*, mais notion dans laquelle est aussi plus grossière la manipulation que je veux analyser. On ne nous demande plus de vivre « avec le risque », mais avec les *catastrophes futures*, qui circulent dans les micro-discours ⁵. La présence de la catastrophe a pris la succession de la présence du risque, mais est-ce la bonne catastrophe ? Je voudrais suggérer que non, attirer l'attention sur la présence plus insidieuse et réellement catastrophique des *catastrophes lentes*.
- 5 Plus que d'une hypothèse il s'agit d'un soupçon : les catastrophes futures trop visibles masquent les catastrophes lentes, et parfois, ou peut-être souvent, elles les alimentent. Dans un monde où nous avons de puissants moyens d'action, où nous sommes souvent capables de transformer le réel, est apparue une nouvelle manière de laisser les problèmes sans solution : mal poser les problèmes, et particulièrement ensevelir les bons problèmes sous les mauvais. Le travail du philosophe doit aujourd'hui de plus en plus souvent commencer par de telles analyses des *déplacements de problèmes*. Maintenant que nous disposons d'une telle puissance de transformation du réel, pour ne pas faire ce que nous pourrions sans doute faire et ce que nous devrions, au minimum, essayer de faire, il ne nous reste qu'à dissimuler les bons problèmes sous les mauvais. Cette idéologie sournoise des problèmes « boucs émissaires », souvent d'orientation technophobe, participe au fonctionnement des catastrophes lentes. La rhétorique des catastrophes futures met en avant des problèmes tellement gros qu'ils masquent les problèmes qu'on ne veut pas traiter.
- 6 Dans les écoles de guerre comme dans les arts martiaux, on sait qu'une attaque doit être masquée par une diversion : l'adversaire sera occupé à répondre à la diversion et répondra d'autant plus mal à l'attaque réelle. Les catastrophes promues par la rhétorique des micro-discours politiques, journalistiques, promotionnels, nous divertissent des catastrophes réelles qui sont lentes et sournoises. Nous confondons le grave et le spectaculaire. Nous sommes victimes de leurres, les micro-discours de la distraction. La distraction au sens de l'amusement journalistique ⁶, l'*infotainment* ⁷ qui fait spectacle des problèmes « publicitairement corrects », et la distraction au sens de la diversion, manœuvre de l'ennemi. Des émotions de divertissement, des illusions de mémoire, des sophismes futurologiques, dans le régime médiatique des micro-discours, mettent en récit les catastrophes et très efficacement déplacent les problèmes.
- Contre un catastrophisme obscurantiste
- 7 Il n'y a pas de catastrophisme éclairé ⁸. Nous commençons à soupçonner, au contraire, l'instrumentalisation obscurantiste de la catastrophe ⁹, dans une « futurologie noire » tout aussi idéologique que la « futurologie rose » du passé.
- 8 Hans Jonas ¹⁰ est le modèle des rhétoriques de la catastrophe. Je doute que tous ceux qui s'y réfèrent aient réellement lu ce théologien dont le style philosophique est peu abordable. Je suis certain que ceux qui en parlent, pour la plupart, n'ont pas conscience de l'arrière-plan dogmatique, théologique et politique, de sa position. Mais il fait consensus pour lancer la manœuvre de diversion des catastrophismes.
- 9 Jonas annonce la pire des catastrophes : c'est l'humanité de l'homme qui est en voie d'extinction. Le raisonnement est à partir de là très simple : vu la gravité de la menace et l'absence de prise de conscience des anonymes ¹¹, un pouvoir autoritaire des *élites* s'impose. Mon soupçon est aussi très simple : et si ce déplacement de problème était un sophisme de la forme la plus classique, l'inversion de l'antécédent et du conséquent ? L'argument réel et dissimulé serait celui-ci : que dire pour que les élites au pouvoir,

menacées par la modernité, conservent ce pouvoir ? Réponse : annoncer des catastrophes futures telles que seul le pouvoir de ces élites puisse nous en délivrer. Que l'élite en question soit technocratique ou théologique, le sophisme reste le même et la rhétorique de la catastrophe aussi.

- 10 Jonas part d'une « priorité du mauvais diagnostic sur le bon » (chap. II, II) pour proposer un modèle paternaliste du politique (chap. IV, III), en s'appuyant sur une notion très contestable de « responsabilité »¹², qui sert en réalité à légitimer un pouvoir justifié par la nature supérieure (autoproclamée) du savoir. La catastrophe est la clé de l'argument : nous les dirigeants, nous ne sommes plus supérieurs au sens ancien, par rapport à vous les anonymes qui de plus en plus êtes ingénieurs ou internautes, mais nous le sommes en un sens renouvelé, par notre « haute conscience » de la catastrophe à venir.
- 11 Pour Jonas, la catastrophe est contenue dans le projet même de la civilisation technologique et dans son succès (chap. V, II). Le catastrophisme se marque par le vocabulaire : en une page ou deux on passe de la menace à l'apocalypse, et la conclusion vient dans un clair-obscur caractéristique du style « grande philosophie allemande » qu'affecte Jonas : « On doit comprendre qu'on est ici en présence d'une dialectique dont on ne viendra à bout que par un niveau supplémentaire de pouvoir et non par un renoncement quiétiste au pouvoir » (p.193). Ou plus clairement, le terme « responsabilité » ne dissimulant pas que c'est de *pouvoir* qu'il s'agit : « Le véritable problème est le suivant : si, comme nous le pensons, seule une élite peut éthiquement et intellectuellement assurer la responsabilité pour l'avenir que nous avons indiquée, comment une telle élite est-elle produite et comment est-elle dotée du pouvoir de l'exercer ? » (p. 200). La philosophie de Jonas fournit la *rhétorique de la peur* qui légitime le pouvoir d'une telle élite. Je suggère de lui adresser une réponse ferme mais polie : non merci.
- 12 On comprend pourquoi les élites autoproclamées de la technocratie comme de l'université sont si attachées à Jonas et à son « éthique ». Ceux d'entre eux qui ont réellement lu Jonas ne sont pas gênés par sa théorie du pouvoir autoritaire exercé au nom d'un savoir supérieur : ils lisent le sophisme à l'endroit, c'est bien cette justification-là qu'on demande à la rhétorique de la catastrophe. Jonas est très exactement un anti-Michel Foucault, il revitalise le lien entre le *savoir* et le *pouvoir*, il revendique comme source de légitimité une « haute conscience » des catastrophes futures qui renouvelle la légitimation du pouvoir des élites : autrefois au nom du bien effectué par les générations passées, aujourd'hui au nom du mal menaçant les générations futures.
- 13 Les prophètes catastrophistes les plus idéologiques *plaident l'urgence* pour obtenir l'instauration d'un *état d'urgence*. L'analyse des catastrophes lentes préconise le contraire exactement : la prise de conscience et la remise en question des soumissions ordinaires ; non pas « plus de domination en haut », mais « moins de soumission en bas », l'opposition est franche et elle est politique.
Contre un catastrophisme technocratique
- 14 La technocratie livre un combat différent, mais qui reste celui d'une élite soucieuse de neutraliser la démocratisation des décisions à l'ère technologique. La France est le pays paradigmatique pour étudier ce pouvoir des élites technologiques. Dans la phase industrielle, il était « évident » que seuls les ingénieurs-technocrates sortis de nos deux ou trois plus « grandes écoles » pouvaient comprendre et décider des « grands » choix

industriels, dont le paradigme est l'industrie nucléaire française. Cette suprématie devient contestable lorsque des sensibilités différentes émergent, lorsqu'émergent des demandes plus insistantes de démocratie ou d'écologie, lorsque les décisions réelles se déplacent du côté de l'utilisateur final et que les institutions, progressivement, perdent de leur pouvoir : le Commissariat au Plan, les « lois-cadres », les innombrables Conseils et Comités chargés des hautes décisions ne sont plus rien, souvent, face aux réalités de l'économie mondialisée, dont les vrais acteurs sont les consommateurs et les entreprises, de plus en plus hors de portée du pouvoir institutionnel et technocratique. Mais voici que les « nouveaux risques » réintroduisent dans le débat cette élite technocratique : la rhétorique de la catastrophe nous inviterait à leur confier le pouvoir qui est en train de leur échapper.

- 15 À l'ère industrielle, la fine fleur des ingénieurs expliquait aux populations qu'elles ne couraient aucun risque, tant que le pouvoir restait confié à eux-mêmes, les technocrates. À l'époque postindustrielle qui est la nôtre, les mêmes expliquent aux populations qu'elles sont menacées de catastrophe, à moins qu'on ne renforce le pouvoir de ces mêmes technocrates, devenus experts du risque, du durable, de la précaution. De plus en plus remis en cause parce qu'ils sont les responsables du système industriel dont nous voyons les limites, les technocrates, exactement les mêmes, issus des mêmes écoles et exerçant dans les mêmes institutions, nous expliquent maintenant les dangers de ce système industriel et se refont une crédibilité dans le « durable » et le « responsable ».
- 16 Le *Traité des nouveaux risques*¹³ est ainsi entièrement écrit dans le vieux style des élites technocratiques. On y propose ou y présuppose une notion de risque et d'analyse coût/bénéfice qui est typique de la technocratie bienveillante, mais toujours du point de vue du dirigeant, de l'expert, celui qui gouverne les autres, décide, et communique. Une idée émerge au fil des pages dans l'esprit du lecteur, l'idée que ce modèle technocratique *fait lui-même problème*, mais cette idée ne semble pas pouvoir effleurer ces esprits éminents, qui parlent et réfléchissent entre eux, non sans introduire dans leurs paramètres des notions comme démocratie ou humilité.
- 17 Nul ne sait laquelle des catastrophes violentes prédites se produira, mais *la catastrophe lente de la technocratie s'est déjà produite*. Plutôt que de demander aux responsables des menaces actuelles (!) de renforcer leur pouvoir (!) pour nous protéger des catastrophes futures : demandons-nous pourquoi et comment nous sommes tombés dans les actuelles catastrophes lentes.
La notion de catastrophe lente
- 18 Qu'est-ce qu'une catastrophe ? Comment définir la notion de catastrophe lente ? La catastrophe est un moment spécifique (une singularité) dans l'évolution d'un système complexe. Cette singularité est fréquemment due à la gravité des conséquences de ce moment, par un effet de masse, quantitatif et qualitatif le plus souvent. La catastrophe fait basculer le système dans un état qualitativement différent, éventuellement mais non nécessairement irréversible. L'exemple le plus simple est : l'explosion accidentelle d'un mélange détonant, due à une étincelle, ou au franchissement d'un seuil de pression. La catastrophe a une dimension temporelle normalement réduite (elle se produit en une période de temps limité) mais elle étend le poids de ses conséquences négatives sur la longue durée.
- 19 La « théorie des catastrophes » était selon René Thom¹⁴ une alternative à la vulgate scientifique, c'est-à-dire au réductionnisme mécaniste. Dans la *rhétorique* des

catastrophes, au contraire, règne le scientisme le plus réductionniste et le plus mécaniste. Il faut qu'il y ait une mécanique implacable de la catastrophe annoncée pour que fonctionne la rhétorique de l'urgence. On attire donc l'attention sur la disproportion entre les petites causes et les effets « catastrophiques », en mobilisant l'idée très simplificatrice d'une amplification (causale, déterministe, mécaniste) qui est un inéluctable mécanisme. Pour qui est un peu informé, il s'agit du contresens le plus total : la science des systèmes complexes, y compris la climatologie, est l'une des origines de l'abandon du déterminisme mécaniste ; mais la rhétorique des catastrophes présente les « conclusions des experts » comme si elles portaient sur une horlogerie planétaire parfaitement mécaniste, avec une marge d'incertitude quantitative (ce qui fait très scientifique) mais sans marge d'erreur qualitative.

- 20 Plutôt que de dresser la liste des catastrophes futures violentes, comme le fait la futurologie noire, il me semble utile d'élaborer la notion d'une catastrophe non-violente, et qui ne serait pas future, mais actuelle, et lente. Catastrophique, elle le serait non par l'étendue du désastre, non par son étendue temporelle, ni quantitative ; les « petites causes » des effets catastrophiques ne seraient plus ponctuelles mais durables, ou plus exactement *pervasives* : se répandant partout, progressivement mais inexorablement, et surtout très discrètement. Pas de catastrophe explosive, qui se voit, mais une présence diffuse de la catastrophe, qui prospère dans l'indifférence, « à bas bruit » comme on dit en médecine. Non pas une explosion violente, à un instant donné, qui s'impose dans l'être, mais un lent effondrement intérieur, qui s'insinue dans l'être.
- 21 La catastrophe lente relève des micro-événements de la vie. Elle se globalise, certes, mais pas dans l'ordre du spectaculaire, pas par amplification mécanique rapide : par diffusion lente, inaperçue. Elle bénéficie à plein du phénomène de *déplacements de problèmes* : nous sommes pressés par tellement de problèmes « urgents » que nous avons toujours mieux à faire que de prendre en considération des problèmes qui se posent mais ne s'imposent pas. Le travail du philosophe n'est-il pas aujourd'hui de chercher les problèmes qui se posent sous les problèmes qui s'imposent à nous ? – lesquels sont souvent des problèmes qu'on nous impose, en diversion.
- 22 Les « affaires », celle de l'amiante ou celle du sang contaminé, sont des mécanismes de catastrophe lente, les parties visibles d'une déréliction sociale et organisationnelle qui est le propre des catastrophes lentes. L'affaire d'Outreau en France est un autre de ces moments où le scandale « éclate », comme si c'était une catastrophe locale, alors que les justiciables (innocents mis en examen et en détention « provisoire », victimes d'aberration en matière de placements d'enfants ou de divorce, etc.) savent que la justice au quotidien produit en France, quotidiennement, les effets catastrophiques d'une injustice systématisée, bureaucratisée, couverte par l'indifférence ¹⁵.
- 23 Nous enfermons nos enfants, dès avant le lever du jour et souvent jusqu'au soir, dans des écoles d'où ils sortent en grande majorité sans avoir acquis ni connaissance scientifique réelle, ni langue étrangère, ni l'amour de la littérature, en ayant au contraire appris à subir l'humiliation – à l'exception d'une petite minorité qui prendra le relève de la nomenclature arrogante chargée de maintenir ce système : peut-on concevoir pire désastre que cette catastrophe lente d'une école et d'une université qui accentuent et en réalité valident les inégalités sociales et culturelles qu'on lui demande de corriger ?
- 24 Les attentats du 11 septembre 2001 ont été une catastrophe violente, qui a reçu toute l'attention qu'on sait. Mais l'occupation de l'Irak ou le camp de détention de

Guantanamo constituent des catastrophes plus lentes, qui s'installent dans le temps et diffusent leurs effets délétères bien au-delà des rares moments où elles attirent réellement l'attention.

- 25 L'état de l'agri-business dans le monde, la mainmise de quelques entreprises et de quelques États sur les moyens de nourrir l'humanité, l'industrialisation forcée et la spéculation sur ces marchés, constituent une catastrophe lente réelle, actuelle – d'une autre nature que la possible catastrophe future, violente mais localisée, d'un OGM qui « déraperait » écologiquement par exemple.
- 26 L'état de l'Afrique, livrée aux « haines ethniques » (désignation politiquement correcte du racisme) et livrée au néo-colonialisme de ses propres élites, l'absence de toute perspective et la présence toujours scandaleuse de la famine, ne constituent plus depuis longtemps une « crise » ni une « urgence »... mais constituent une catastrophe lente, depuis des décennies.
- 27 Pour réformer notre pays ou pour réformer le monde nous empilons les textes, textes de loi inapplicables ou dont les décrets d'application ne paraissent jamais, directives et recommandations, rapports d'experts et innombrables études des divers comités, conseils et commissions chargés de... *ne pas* traiter les problèmes : la désuétude des institutions par lesquelles nous nous imaginons que nous pouvons agir sur le réel est l'une des catastrophes lentes les plus universelles aujourd'hui.
Ces bombes qui ont explosé en silence
- 28 On parlait dans les années 1960 et 1970 de « bombes à retardement », à propos de la surpopulation de la planète, à propos de l'état de l'Afrique, à propos des ravages écologiques de la croissance industrielle... Tout se passe aujourd'hui comme si ces bombes *avaient explosé* mais « à bas bruit », lentement. Alors, ne nous étonnons plus de ce qui nous scandalise dans le monde présent : nous sommes au temps d'après la bombe, nous ne l'avons pas vu exploser mais la dévastation est là. Plutôt que de redouter les catastrophes futures que nous ne saurions pas gérer, gérons les catastrophes présentes dont nous n'avons pas assez pris conscience. Ce sera aussi, de surcroît, un excellent moyen de prévenir les catastrophes futures.
- 29 Où sont les principales sources actives des catastrophes lentes, les foyers qui entretiennent le désastre, pour cette étrange espèce qu'est l'*Homo sapiens technologicus* ?
- 30 Le dogme de la croissance, que dénonçaient Illich ¹⁶ ou Schumacher ¹⁷, est la source permanente de l'aberration économique globale, le foyer de ce que notre civilisation a de moins soutenable. La masse critique est atteinte depuis longtemps et la compétition mondiale dans la production de biens matériels et la consommation d'énergie *constitue* la catastrophe et ne la « prépare » pas.
- 31 Dans cette perspective, qui pose les véritables problèmes du « développement durable », la question de la démographie est centrale. Le dogme subreptice de la croissance démographique est effrayant. Qu'est-il arrivé à la « bombe populationnelle » dont on parlait tant dans les années 1960 et 1970 et dont on ne parle plus ? Elle a explosé. Pourquoi n'en parle-t-on plus ? Parce que ce n'est pas politiquement correct, parce que le natalisme reste une valeur des systèmes de pensée idéologiques et nationalistes-guerriers qui sont dominants et entendent bien le rester. Nul ne semble vouloir remettre en question le droit qu'a chaque humain(e) de se reproduire autant qu'il le veut (ou qu'on le lui impose) sans aucune limite, nul ne semble voir que la dévastation planétaire en cours, la catastrophe actuelle et les catastrophes futures, sont

essentiellement liées à la démographie. Le raisonnement est pourtant élémentaire. « Pour que chaque être humain vive comme un Européen ou un Américain il faudrait 5 ou 10 planètes, or nous n'en avons qu'une... ». Acceptons cette prémisse. Mais raisonnons à peine plus loin : « ...ou alors il faudrait que nous soyons 5 à 10 fois moins nombreux sur la seule planète que nous avons. » Placés devant ce dilemme, les humains ne choisiraient-ils pas l'option « vivre très confortablement mais en étant 10, 100 ou 1000 fois moins nombreux » plutôt que l'option : « se reproduire sans limites et vivre dans la misère jusqu'à l'extinction de l'espèce » ? Quels sont les arguments (en dehors des idéologies religieuses et des idéologies guerrières, qui presque toujours se rejoignent) pour démontrer qu'une planète où il n'y aurait qu'un milliard d'habitants, ou cent millions, serait un état des choses *éthiquement* inacceptable ? Ou pire que l'état actuel de la planète ? Pourquoi ne pose-t-on pas ainsi le dilemme ? Parce que c'est le problème réel et surtout parce qu'il a une solution : prendre conscience de l'importance de la démographie et agir en conséquence, non par la contrainte mais par les choix individuels et un travail de conviction des autres. Ce serait le véritable projet « transhumaniste », le projet d'une réforme radicale des systèmes de valeur pour améliorer la condition humaine en fonction de ce que nous savons et de ce que nous pouvons.

- 32 La catastrophe lente de la technocratie et de l'expertise est elle aussi l'indice d'un phénomène plus général : la désuétude des institutions, institutions de savoir comme de pouvoir. Le paysage qui s'étend devant nous, à l'école et dans l'université publique, est partout englué par les effets catastrophiques d'un fonctionnement *contre-productif*. La désuétude du politique, spectacle superficiel, est une catastrophe lente, effectuée par chaque micro-discours inconsistant de politicien, chaque jour à la télé ¹⁸. Parmi les armes non-létales qu'expérimentent les armées figure la projection de colle forte, notamment pour « scotcher » les mouvements de foules hostiles. Tout se passe comme si une telle arme de destruction sociale massive avait été utilisée contre nous, répandant partout la glu bureaucratique et institutionnelle qui paralyse l'action. Le paysage social que nous contemplons se comprend mieux si l'on sait qu'il est le paysage d'après la bombe, l'arme de la glu qui « scotche » toute initiative.

Que faire face aux catastrophes lentes ?

- 33 Indépendamment de l'arrière-plan politiquement marqué de ses analyses, Naomi Klein donne dans sa conclusion ¹⁹ une solution pour s'opposer à la *gestion du désastre* devenue la nouvelle forme des relations de domination / soumission : reconstruire soi-même, sans attendre aucune aide des structures qui considèrent le choc, la crise, la catastrophe, comme une « opportunité » pour elles ; comprendre qu'il faut construire *malgré* les structures supposées nous y aider, et ne rien leur déléguer. Adopter cette attitude, ce n'est pas seulement réagir au choc, à la catastrophe violente, c'est plus essentiellement réagir à la catastrophe lente, à la déréliction du soi. Cela s'applique aux plages de Thaïlande après le tsunami, catastrophe violente, mais tout autant à chacune des catastrophes lentes qui engluent le présent.
- 34 Que faire ? D'abord un travail d'éveil, cognitif – de l'information, de l'éducation, et de l'analyse philosophique – et pratique : des micro-actions, car les catastrophes lentes se traitent au niveau le plus local, par des micro-actions, exactement le contraire des « grands discours » sur les « grandes catastrophes ». Contre l'instrumentalisation *obscurantiste* de la catastrophe, un travail de *Lumières*, toujours à recommencer. Qu'est-ce que les Lumières ? La sortie de l'état de minorité, soigneusement entretenu, pour

passer à un état de majorité, de capacité de la personne à agir, à partir des lumières que la personne acquiert ²⁰.

- 35 Chaque fois que nous entendons dire : « Si on ne fait pas X on risque dans l'avenir la catastrophe Y », essayons de répondre par une phrase du type : « Mais aujourd'hui il y a la situation catastrophique Y' sur laquelle on pourrait agir en faisant X', tout de suite et chacun d'entre nous : pourquoi ne le faisons-nous pas ? » Attirer l'attention sur les catastrophes lentes remet en question la manière dont le savoir est produit et la manière dont le pouvoir est exercé, et trace la voie d'une sagesse pour l'*Homo sapiens technologicus*, une sagesse qui ordonnerait différemment le savoir et le pouvoir – et ne vénèrerait aucun d'eux. La rhétorique de la catastrophe est destinée tout au contraire à maintenir les modes actuels de production du savoir et d'exercice du pouvoir, qui sont devenus les modes de perpétuation de la soumission symbolique.
- 36 Nous n'avons pas besoin d'experts mais de sages ; en renouvelant cette notion de sagesse, en inventant une nouvelle sagesse pragmatique. Non pas des sages héroïques, sur le modèle antique, qui humilient les autres par leur grande vertu et en font spectacle. Ni des sages au rabais qui peuplent les commissions et comités. Nous avons besoin d'une sagesse ordinaire, humble et discrète, sagesse de la conscientisation, de la prise en charge de soi par soi-même, avec le niveau de puissance sur le monde et le niveau de compréhension de ce monde qui sont aujourd'hui les nôtres. Dans la plupart des actes de notre existence, actes matériels ou actions de construction de soi et d'éducation immanente des autres, nous sommes en prise avec les catastrophes lentes de la modernité.

NOTES

1. Michel PUECH, *Homo sapiens technologicus. Philosophie de la technologie contemporaine, philosophie de la sagesse contemporaine*, Paris, Le Pommier, 2008.
2. Ulrich BECK, *La Société du risque. Sur la voie d'une autre modernité (Risikogesellschaft*, Frankfurt a.M., Suhrkamp, 1986), trad. L. Bernardi, Paris, Aubier, 2001.
3. Anthony GIDDENS, *Les Conséquences de la modernité (The Consequences of Modernity*, Cambridge, Polity Press, 1990), trad. O. Meyer, Paris, L'Harmattan, 1994.
4. Ulrich BECK, *Ecological Enlightenment. Essays on the politics of the risk society (Politik in der Risikogesellschaft*, Frankfurt a.M., Suhrkamp, 1991), trad. M.A. Ritter, New Jersey, Humanities Press, 1995.
5. Jean-Paul BESSET, *Comment ne plus être progressiste... sans devenir réactionnaire*, Paris, Fayard, 2005, p. 38 : « La catastrophe n'est déjà plus un risque, elle forme l'actualité. »
- 6.. Neil POSTMAN, *Se distraire à en mourir (Amusing Ourselves to Death*, Viking, 1985), trad. T. de Chérissey, Paris, Flammarion, 1986.
7. Le mot est composé de *information* et *entertainment* (distraction).
8. Jean-Pierre DUPUY, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil (Points), 2002.

9. René RIESEL, Jaime SEMPRUN, *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable*, Éditions de l'Encyclopédie des nuisances, 2008.
10. Hans JONAS, *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique* (*Das Prinzip Verantwortung*, Frankfurt a.M., Insel, 1979), trad. J. Greisch, Paris, Cerf, 1990.
11. Appelons « anonymes » les citoyens ordinaires, ceux dont les journalistes ne connaissent pas le nom – voir Puech (2008), p. 160 s. Par opposition aux *nomenclatures*, les élites éclairées dont parle Jonas.
12. On trouvera une bien meilleure analyse que celle de Jonas dans : Dieter BIRNBACHER, *La Responsabilité envers les générations futures* (*Verantwortung für zukünftige Generationen*, Stuttgart, Reclam, 1988), Paris, PUF, 1994.
13. O. GODARD, C. HENRY, P. LAGADEC, E. MICHEL-KERJAN, *Traité des nouveaux risques. Précaution, crise, assurance*, Paris, Gallimard (Folio) 2002.
14. René THOM, *Paraboles et catastrophes* (Entretiens sur les mathématiques, la science et la philosophie, réalisés par G. Giorcello et S. Morini, Milan, 1980), Paris, Champs Flammarion, 1983.
15. L'indispensable *Canard Enchaîné* permet de suivre à distance, chaque semaine, la catastrophe lente de la « justice ».
16. Ivan ILLICH, *Œuvres complètes*, vol. 1 (*Libérer l'avenir* [1971], *Une société sans école* [1971], *Énergie et équité* [1975], *La Convivialité* [1973], *Némésis médicale* [1975]), Paris, Fayard, 2005.
17. Ernst Friedrich SCHUMACHER, *Small is Beautiful. Economics as if People Mattered* (*Small is Beautiful. Une société à la mesure de l'homme*, trad. D. et W. Day et M.-C. Florentin, Paris, Seuil, 1978), New York, Harper and Row, 1973.
18. Sur les « nouvelles désuétudes » qui engluent aujourd'hui l'action, voir Puech (2008), chap. 3.
19. Naomi KLEIN, *La Stratégie du choc. La montée d'un capitalisme du désastre* (*The Shock Doctrine. The Rise of Disaster Capitalism*, Toronto, Knopf, 2007), trad. L. Saint-Martin et P. Gagné, Montréal, Léméac/Actes Sud, 2008, p. 564-565.
20. Ce sont les expressions de Kant dans son texte de 1784 *Qu'est-ce que les Lumières ?* http://fr.wikisource.org/wiki/Qu%E2%80%99est-ce_que_les_Lumi%C3%A8res_%3F.

RÉSUMÉS

Les « catastrophes futures » trop visibles masquent les catastrophes lentes du présent, et parfois, ou peut-être souvent, elles les alimentent. Cette situation semble convenir à tout le monde : les pouvoirs qui en profitent pour réclamer plus de pouvoir, afin de nous protéger contre les catastrophes futures, et les acteurs de base qui en profitent pour *déléguer* plus encore, tant ces menaces les dépassent, c'est-à-dire qui en profitent pour ne rien faire.

All too visible future disasters dissimulate actual slow disasters and sometimes, or maybe usually, even fuel them. This situation seems to be convenient for everyone : powers take the opportunity to demand more power to protect us from future disasters, and individual agents take the

opportunity to *delegate* more and more, in face of such overwhelming menaces, which means they take the opportunity to do nothing.

Die zu klaren Katastrophen « der Zukunft » maskieren die langsamen, die schleichenden Katastrophen der Gegenwart, und manchmal, oder vielleicht sogar oft, bringen sie ihnen neue Nahrung. Diese Situation scheint allen zu behagen : den Machthabern, die davon profitieren um mehr Macht zu verlangen, um uns vor den Katastrophen der Zukunft zu beschützen, und die Menschen der Basis, die noch mehr delegieren, die also davon profitieren um passiv zu bleiben, da sie demgegenüber nicht gewachsen sind.

AUTEUR

MICHEL PUECH

Michel Puech est né en 1960. Après une formation classique en philosophie, il s'est spécialisé en philosophie de la technologie, sous l'angle d'une analyse critique de la modernité. Il enseigne à l'université Paris-Sorbonne. <http://michel.puech.free.fr> ; <http://technosapiens.free.fr>